

## Une Vieille Cité de France

### LA NOUVELLE-ORLEANS

Quand, en décembre 1918, j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, j'étais saturé d'impressions vives et de paysages colorés.

En quelques jours, nous étions descendus du Nord glacial et neigeux pour traverser la vieille Virginie, toute empuée de pluie, puis les Carolines du Nord et du Sud, la Géorgie et la Floride, où le soleil avait paru et la chaleur augmenté d'heure en heure.

Eclatement de l'été au cœur de l'hiver! Nous avions dépassé Miami; l'Atlantique surgissait, d'un bleu intense entre palmiers verts. Puis nous étions entrés tout à fait dans les régions tropicales au sable éclatant, ne séjournant que quelques heures à l'extrême pointe de la presqu'île de Floride, dans le port militaire de Key-West, brûlant, isolé, perdu, écrasé par le soleil blanc.

Au cours d'une nuit chaude, lourde, voluptueuse et comme féminine, sur un petit bateau clair, nous avions traversé en six heures cette partie de la mer du Mexique qui nous séparait de Cuba...

Alors nous avions passé quelques jours dans la vieille ville de La Havane, colorée, sale, espagnole, si étrange après les cités américaines. Ensuite nous étions repartis, toujours en grande hâte; après une autre traversée, nous avions parcouru les plaines, dénudées en cette saison et presque inhabitées, de l'Alabama, où il y avait jadis tant d'Indiens, et, enfin, nous étions arrivés un soir, après des jours et des jours de Pullman-car dans ces régions immenses, à l'embouchure du Mississipi cher à M. de Chateaubriand, tout au fond du golfe bleu du Mexique, dans la Louisiane lointaine.

Et cependant la Nouvelle-Orléans ne déçut point mon œil blasé et mon esprit lassé de trop de visions rapides et diverses.

A minuit, sur le quai de la gare, nous descendions de notre wagon et un journaliste, avant que j'aie quitté la station, me demandait déjà: "Quelle est votre impression sur notre cité?" Sur quoi je répondis, imperturbable comme il convenait, qu'elle me paraissait admirable. O Américanisme!

Pendant les jours de Christmas, jours encore tout enfiévrés des joies de la Victoire, pendant lesquels nous allions être reçus dans cette ville, ce fut comme une oasis européenne et charmante.

New-Orléans, chaque jour plus importante à cause de la proximité du canal de Panama, possède, dans une boucle du Mississipi, un port qui est le deuxième des Etats-Unis et qui est assez comparable, comme situation, à celui d'Anvers.

Mais ce qui m'a laissé la plus forte impression, ce ne sont point les docks énormes, échelonnés de grues, de cheminées, de câbles, d'élevateurs, ou le mouvement du fleuve, ou les prodigieux entrepôts bourrés de coton et de denrées venues du sud ou du Japon, mais c'est de m'être trouvé dans une vieille cité encore très française malgré cent ans de séparation...

La Louisiane a conservé le nom charmant et évocateur qui lui fut donné par les colons français pour rendre hommage à Louis XIV, et sa capitale, la Nouvelle-Orléans—aujourd'hui New-Orléans—fut fondée en 1718 par un sujet de Louis XV: Bienville. Au milieu de cette très grande ville américaine a subsisté presque intact un quartier original, sans doute le plus ancien du pays, et qui conserve tout un exquis parfum de vieille France. A part certains détails, tels que des écriteaux en anglais ou des arbres tropicaux, on se croirait, sous l'ancien régime, dans quelque calme cité de Touraine à l'architecture d'un XVIIIe siècle simple et bien ordonné.

Les rues portent des noms désuets qui sont inattendus dans ces contrées de voies numérotées. Vous y trouvez la rue Dauphine, que coupe la rue Conti; la rue de Bourbon, où l'on montre un

vieux et enfumé "cabaret d'absinthe" géré depuis 1798 par la même famille, qui y a protégé, dans les jours révolus, les rendez-vous du pirate Lafitte et de sa bande; plus loin est l'Opéra français, qui organise encore chaque année une "saison;" la rue Royale, où se rencontre un antique corps de garde espagnol, car les Espagnols avaient été maîtres de ce pays durant quelques années; la rue de Chartres, où se trouve, à front de l'ancienne place d'Armes, le "Cabildo," qui pourrait être l'hôtel de ville d'une cité normande; c'est dans la salle capitulaire de ce palais que fut signé l'acte de transfert de la Louisiane, de l'Espagne à la France, et c'est là aussi qu'eut lieu, en 1803, la cession de ce qu'on appelait à cette époque la Nouvelle France, par les mandataires de Napoléon à Jefferson, président des Etats-Unis; c'est là enfin qu'habita, en 1826, Lafayette. A côté s'élèvent la Cathédrale Saint-Louis et le palais dénommé "Presbytère;" puis ce sont d'autres voies aux noms qui évoquent toute une belle période de la France royale; rue du Maine, rue d'Orléans, rue Saint-Anne, place de Beauregard, rue de Toulouse, rue Saint-Philippe, rue Conti... Tout cet ensemble fané forme, dans une disposition régulière comme celle de Versailles, ce que l'on appelle de nos jours le "Vieux carré."

Dans cette ville ancienne et charmante, beaucoup de gens parlent encore un français très pur et évoquent avec émotion et fierté les liens qui les rattachent à la patrie du passé et à sa gloire d'hier et d'aujourd'hui: Que serait-il advenu de toute l'histoire des Etats-Unis si la Louisiane était restée française?...

Nous avons pour cicéroni, dans notre promenade, des hommes d'une affabilité extrême, dont plusieurs appartiennent à cette vieille et opulente classe des aristocratiques créoles, portant des noms qui sonnent leur origine, et parlant avec un peu d'accent le beau langage de Jean-Jacques Rousseau. Un de ces créoles, le général X., se montrait notre compagnon dévoué et nous donnait des détails intéressants, et parfois touchants dans leur naïveté, sur tout ce que nous apercevions. Parce qu'en Amérique presque rien n'est ancien, les citoyens du Nouveau-Monde conservent avec une pieuse fierté le moindre détail, souvent même le plus insignifiant et parfois celui du goût le plus déplorable, de ce qui les rattache à leur court passé. Et dans l'hôtel de ville, neuf, celui-ci, où l'on nous a si aimablement offert un vin d'honneur, le portrait de Louis XIV, entouré de ceux d'autres seigneurs à perruques domine le cabinet du "Mayor."

Ce sont là, comme en plusieurs endroits de la ville, des souvenirs des rois de France et d'autres de Napoléon, des "jours coloniaux" de la guerre d'Indépendance, du Général Lee et de ses Confédérés, du président Jackson, et même de Louis Philippe, qui vint dans la "Cité du Croissant," comme on l'appelle joliment à cause de la forme elliptique que lui fait épouser le fleuve... C'est vraiment un tout autre monde, plein d'évocations de l'histoire des Etats-Unis au XVIIIe et au début du XIXe siècles.

On éprouve un sentiment un peu nostalgique, après la douche d'américanisme, à se trouver dans cette ville si pleine encore de l'Europe et de la France. Malgré l'énorme cité et le vaste port qui sont venus aujourd'hui s'agglomérer au "Vieux Carré," c'est toujours celui-ci qui reste le plus impressionnant. The city of romance disent les Américains eux-mêmes, en parlant de cette ville du Sud où le climat est plus doux que le long de l'Atlantique et où, dit-on, les tempéraments, peut-être parce qu'on se rapproche de la frontière du Mexique, sont plus ardents, plus voluptueux, plus latins que ceux des habitants des quarante-sept autres états. —PIERRE DAYE.

### Pierre Ier de Serbie

On a souvent rappelé le beau geste de Pierre Karageorgevitch, s'engageant au service de la France en 1870. Incognito, sans même réclamer le grade auquel lui donnait droit sa qualité d'ancien élève de Saint-Cyr, il avait simplement demandé un fusil pour défendre une terre qu'il considérait comme sa seconde patrie. Il fallut insister, vaincre sa modestie, recourir à l'enthousiaste sympathie de ses compagnons d'armes pour lui faire accepter, tout de suite, ce galon de sous-lieutenant qu'il voulait gagner devant l'ennemi.

Nous avons retrouvé une lettre d'un de ses camarades de combat qui nous apprend par quelle ruse le futur roi de Serbie échappa aux Allemands sous les murs d'Orléans:

"Figure-toi que j'ai retrouvé comme officier à la Légion étrangère mon ancien "melon de Saint-Cyr," le prince serbe Karageorgevitch, qui s'est vaillamment conduit le 11 octobre à Orléans.

"Cerné dans le faubourg Bannier, il se costuma en meunier, contrefit l'ivrogne, et, après avoir été souffleté par un sergent bavarois, fut mis en liberté comme idiot.

"Après avoir passé la Loire à gué, il nous est revenu le 12 au matin, dans ce risible travestissement qui lui a sauvé la vie, mais dépouillé de tout. Il était plus beau à voir ainsi, qu'un général chamarré de décorations, et a reçu nos plus chaleureuses félicitations. Son neveu, Nicolaiévitch, après s'être battu comme un lion, tomba percé de cinq blessures.

"Quelle noble race que ces Serbes sur le champ de bataille!"

Cette lettre, datée du 29 octobre 1870, émane du capitaine Bonet, frère de M. Bonet-Maury, beau-père de M. Steeg, gouverneur de l'Algérie.

Pierre Ier s'est acquis d'autres titres de gloire. On n'oubliera jamais le courage du vieux roi, perclus de douleurs, qui, traîné par quatre bœufs—les quatre bœufs chantés par Rostand—conduisit la terrible retraite de Serbie! On n'oubliera jamais non plus comment, après un écrasement à peu près total, il galvanisa le moral de ses soldats et les mena à la plus éclatante des victoires!

Le prince Alexandre lui succède sur le trône. Il fut, récemment, l'hôte de la France, et l'accueil chaleureux que lui réserva notre peuple renforça encore en lui les affectueux sentiments que, de tout temps, comme son père, il témoignait à notre pays...

### LA FAMINE EN RUSSIE

Paris.—Le colonel Edward Ryan, commissaire de la Croix Rouge Américaine dans les régions de la Baltique, est arrivé à Paris, venant de Riga.

Parlant de la famine, M. Ryan raconte que deux millions d'habitants mourront certainement de la famine, malgré tous les efforts du monde entier, et il doute qu'aucun de ces malheureux soit des communistes.

M. Ryan dit que de fournir journellement un livre de pain à vingt millions de Russes coûtera \$1,000,000 par jour. La population est sous la menace de la peste et du choléra, et on ne pourra enrayer les épidémies.

### POLITIQUE ENERGIQUE

Paris.—Une dépêche de Berlin au "Matin" dit que le gouvernement allemand aurait l'intention d'expulser les princes de Hohenzollern et les généraux Ludendorff, von der Goltz, Littov et Vorbeck.

Les journaux de Buthen annoncent de source polonaise que les organisations allemandes de Haute-Silésie ont reçu des renforts considérables et ont commencé une nouvelle série d'attaques; un Français aurait été tué et un autre blessé.

On mande de Berlin l'arrestation des deux assassins présumés d'Erzberger. L'un d'eux entretenait des relations avec une organisation de Haute-Silésie.

### NECROLOGIE

GAUTHREUX — M. Henry E. Gauthreaux, époux de Mary Scallen, est mort jeudi, le 8 septembre 1921, à l'âge de 67 ans. Il était natif de la paroisse Terrebonne.

GODEFROY—M. F. A. Godefroy, Sr., époux de Juanna Heno, est mort vendredi, le 9 septembre 1921, à l'âge de 65 ans.

LIVAUDAIS—M. Ernest Livaudais, époux de feu Josephine Piper, est mort vendredi, 9 septembre 1921, à l'âge de 72 ans.

THERIOT—M. George J. Thériot, époux de Coralie Marie Hébert, est mort vendredi, le 9 septembre 1921, à l'âge de 39 ans.

HIMEL—M. Adolphe F. Himel, époux de Julia M. Folse et père de Carl L. Himel de la Nouvelle-Orléans, est mort au Lac Charles dimanche, le 11 septembre 1921, à l'âge de 70 ans et 3 mois.

BEAULIEUX—M. Charles Beaulieux, époux de feu Ann Johnson, est mort mardi, 13 septembre 1921, à l'âge de 77 ans.

SCHWARTZ—M. Sam Schwartz, est mort subitement à New-York dimanche, 11 septembre 1921.

### HYGIENE DES YEUX

Quiconque a reçu le don des yeux beaux et sains, doit soigneusement les conserver. Aussi, est-il triste de constater la négligence déplorable avec laquelle on oublie les règles élémentaires de l'hygiène des yeux.

Ce serait une erreur de croire que la beauté de l'œil n'est pas intimement liée à l'intégrité de l'organe. Sans parler des changements apportés par des maladies graves, il suffit de signaler les rougeurs, la fatigue et l'affaiblissement des yeux. Les ménager, c'est donc le premier moyen de leur conserver le charme de leur expression.

Le tout n'est pas d'embellir les yeux, de changer leur forme, d'intensifier leur couleur, il faut encore les préserver des maladies qui terniraient leur éclat.

Il importe donc d'éviter tout ce qui rend les paupières rouges, gonflées, larmoyantes. C'est pourquoi on proscriera impitoyablement les lumières vives, l'éclairage sans être tamisé par des abat-jour, l'étude trop prolongée, un travail trop opiniâtre, et surtout la lecture au lit. On ne doit, sous aucun prétexte, se frotter les yeux, ni séjourner dans les locaux humides, pas plus que pleurer, sous peine de voir sa vue s'affaiblir.

Les maux d'yeux sont toujours pénibles et parfois très douloureux. Le simple bon sens commande de les prévenir, en évitant leurs causes, plutôt que d'avoir le triste ennui de les soigner. A la moindre manifestation d'inflammation il convient de cesser tout ce qui peut l'aggraver et consulter un médecin oculiste.

Le larmolement provient de l'obstruction du canal lacrymal et a des rapports avec la sécheresse de la narine correspondante. S'il passait à l'état chronique, il serait bon de voir un spécialiste. Pendant l'hiver le larmolement est souvent dû à l'action de l'air vif ou du vent. Dans ce cas, le lavage du nez et les bains d'yeux avec de l'eau bouillie tiède, additionnée de quelques gouttes d'essence de roses, ou de l'eau de bluets, réussit parfaitement.

### ERREUR

Aline.—Vous a-t-on déjà demandé en mariage, ma tante?

La tante.—Oui, une fois, par le téléphone, mais le monsieur avait le mauvais numéro.